LE CEMPUISIEN

BULLETIN DE L'ASSOCIATION DES ANCIENS ÉLÈVES
DE L'INSTITUTION DÉPARTEMENTALE GABRIEL PRÉVOST

M. V.

NUMÉRO 51 — PARAISSANT TRIMESTRIELLEMENT — JUIN 1957

PRÉSIDENT : **R. CHABRIER**, 6, rue Albert-Malet - Paris (12e)

SIÈGE SOCIAL : 19, rue de l'Arbre-Sec - Paris (2e) - C.C.P. : 1844-02 Paris

A TRAVERS PARIS



L'ÉQUIPE PREMIÈRE : « QUEL EST DONC LE NOM DE CET ARBRE ?... »

Sommaire

LE CEMPUISIEN

BULLETIN DE L'ASSOCIATION DES ANCIENS ÉLÈVES DE L'INSTITUTION DEPARTEMENTALE GABRIEL PREVOST

cps n°51 5°série
page 1

EDUCATION PHYSIQUE

Suite du livre " Cempuis " de Gabriel Giroud

PARLONS maintenant du coucher.

Les excursions se font surtout pendant les vacances. Il y a des locaux vides dans les écoles, les écoles normales, les collèges. Quand les jeunes touristes y trouvent de bons lits gracieusement offerts, tant mieux pour eux! Les élèves de Cempuis apprécièrent cet avantage à Beauvais, à Amiens, à Abbeville, et en outre nos fillettes à Breteuil, à Gournay, à Neufchâtel, à Arques; mais ce qui donne une singulière saveur à cette chose que tant de gens considèrent comme banale : coucher dans un lit, — c'est de savoir aussi coucher sur la paille.

Au début, allant en petit nombre et un peu au hasard, les élèves avaient simplement couché tout habillés sur la paille des granges ; mais enfin, comme il ne faut pas être systématiquement sauvage ils avaient vite adopté, en l'arrangeant, le système militaire dont ils usèrent au concours fédéral de gymnastique de Vincennes, en Juin 1889.

Chaque touriste a deux sacs : l'un facultatif en toile à matelas, ouvert sur le côté dans toute sa longueur et pouvant se fermer avec cinq ou six cordons ; on peut partout le remplir avec de la paille qui ne perd guère de sa valeur quand on a couché une fois dessus. Un second sac, celui-ci presque indispensable, de fort coton, ouvert et fendu sur les côtés à un bout, remplace les draps ; comme le soldat, l'enfant s'y introduit déshabillé. Une légère couverture ou simplement les habits étendus complètent le couchage.

Il est bon de faire d'avance un bon plan d'excursion. Tout en laissant à son projet assez d'élasticité pour profiter d'une bonne occasion imprévue, se tirer d'un mauvais pas, ou réparer un accident, il faut peu laisser au hasard. Il faut étudier sa route sur une carte, faire la part approximative de chaque jour.

Pendant une grande excursion en 1888 par le pays de Bray, Neufchâtel, Dieppe, Tréport, chaque excursionniste avait une carte avec un texte résumé, le tout chromographié par l'un d'eux; le plus souvent c'étaient des quarts de feuilles d'État-Major.

Pour la topographie on emportait également le **prismatic compass** (boussole de réflextion), précieux instrument inconnu en France, le baromètre anéroïde, le podomètre et parfois le sextant de poche et le niveau d'Abney, plus quelques autres appareils pour les excursions spéciales de géologie et de botanique.

On n'oubliait pas la petite pharmacie de poche pour le voyage, en cas d'accident, chute, blessure, insolation, fatigue anormale, etc.

Tous les grands garçons étant d'excellents bicyclistes, on aimait bien à avoir, pour les voyageurs à pied, un ou deux vélocypèdes qui servaient aux éclaireurs et pouvaient être utilisés dans tous les cas où une mission imprévue devait être rapidement exécutée.

Suivant les circonstances d'une excursion ou de ses diverses phases, on cheminait lentement dans une douce flânerie, s'arrêtant aux divers charmes de la route, fleurs, papillons, oiseaux, frais ombrages, points de vue, sites, cultures, monuments, manufactures... ou on se rendait d'un pas ferme vers un but donné.

Dans ce dernier cas, la musique offre le plus précieux coucours. Que de fois un solide pas redoublé, joué par la fanfare, enleva les pédestriens à la fin de sixieme, de la huitième, même de la dixième lieue, au point de faire croire qu'ils commençaient la première.

Terminons par un court résumé de l'hygiène des pédestriens : lever à quatre ou cinq heures; 6 à 8 kilomètres ; déjeuner ; petit repos, la grande trotte; dîner, repos, promenade (ne jamais manger et très rarement boire en dehors des repas), fin de la marche du jour, arrivée au gîte, souper, coucher. Les circonstances peuvent forcer à faire encore un bout de route après souper ; il faut l'éviter si possible. Mais si ce ne l'est pas, on ne doit jamais être vaincu par une difficulté, et quoi qu'il arrive au physique comme au moral, avoir pour devise, surtout en tourisme : **En avant !**

Une question qui se lie à la précédente est celle des **colonies scolaires de vacances.**

Elle fut résolue pratiquement dès 1883 pour les enfants de Cempuis.

Les élèves de Cempuis, par groupes d'une cinquantaine, passaient, chaque année, une vingtaine de jours à Mers-les-Bains (Somme) dans une petite maison perchée sur la falaise, bâtie en 1883 par M. Robin et offrant un type assez réussi des constructions de ce genre.

Elle contenait au rez-de-chaussée une vaste salle (15 m. × 5m.50) avec cinq fenêtres donnant sur la mer ; à l'étage se trouvait une autre salle égale aux trois cinquièmes de la précédente ; le reste formait quatre chambrettes pour les logements du personnel adulte.

La salle du rez-de-chaussée était la chambre de jour pour tout le monde. C'était le réfectoire, la salle d'études, lorsque le mauvais temps empêchait de sortir. Le soir, les tables à trétaux se démontaient, étaient dressées contre une des murailles. Une série de coffres semblables aux bastinguages des vaisseaux entouraient la salle. On en retirait une trentaine de couchettes, matelas, draps et couvertures, et les garçons s'en faisaient des sortes de hamacs dont les coffres soutenaient la tête et dont les pieds étaient suspendus à un tabouret.

Le matin, après aérage, tout l'appareil disparaissait dans les coffres jusqu'au soir.

Les fillettes couchaient au premier, sur de très petits lits de sangle en fer dont les pieds pouvaient se replier en dessous.

Généralement cette salle n'avait pas d'autre usage, et les lits restaient montés toute la journée. Mais, en cas d'utilité, les vingt lits pouvaient être empilés les uns sur les autres en trois ou quatre tas à l'extrémité de la chambre.

Derrière la maison, et appuyée sur elle, se trouvait un long appentis en planches goudronnées qui fut construit avec l'aide des grands élèves. Il contenait cuisine, magasin, atelier et écurie pour l'âne et la vache qui accompagnaient la troupe au bord de la mer.

Au train-train habituel, aux divers services de propreté, cuisine, nettoyage de l'écurie, soins donnés à la vache et à l'âne, aux commissions, voyages au marché, s'ajoutaient l'entretien et l'embellissement de la villa. On se livrait à des travaux d'atelier d'utilité et de fantaisie. On construisit une périssoire à deux places qui donna aux enfants une somme considérable d'émotions salutaires et de joies ; on fabriqua des filets, tous, filles et garçons se livraient à cet exercice avec d'autant plus de bonheur que ces engins servaient quelquefois à pêcher assez de crevettes pour le repas commun ; on eut des aquariums, etc, etc.

Les bains se prenaient sur la plage, près de la falaise de Mers.

Comme on le voit, ces enfants goûtaient là un doux repos de corps et d'esprit : ils y prenaient une provision de santé, se pénétrant de cet air salin qui est l'un des plus puissants reconstituants.

Enfin cet entraînement physique, tendant à rendre normal le développement de l'être tout entier, se faisait sous le contrôle des **mensurations anthropométriques**. On suivait et on notait soigneusement le développement du corps de l'enfant. Les éducateurs de Cempuis attachaient une grande importance à cette question ; ils entrevoyaient là un monde riche de découvertes... pour leurs successeurs.

Vous savez comment les vieux magisters pratiquaient le principe de la Bible : « Qui aime bien châtie bien. »

Tel était à Cempuis le régime de la vie physique. On y sapait le vieux préjugé du mépris du corps, on chérissait la **guenille**, on l'entourait de soins minutieux, on en établissait le culte rationnel.

EDUCATION ORGANIQUE - TRAVAUX MANUELS

Entre cette éducation hygiénique d'**élevage** et l'éducation intellectuelle, non sans de nombreux points de contact avec l'une et l'autre, vient logiquement se placer ce que nous appellerons, faute d'un mot consacré, l'**éducation organique**, qui tend à développer l'acuité, la précision, la délicatesse des sens, à perfectionner les instruments d'expression et de travail, particulièrement cet outil merveilleux d'universalité qui est la main.

C'est par les sens que l'enfant a la première notion des phénomènes extérieurs ; c'est donc par eux que doit commencer l'éducation, leur emploi constituant le premier mode d'exploration scientifique : l'observation.

Les sens doivent être exercés sans auxiliaire ou pourvus des aides que la science fournit, et qui en étendent si notablement le domaine dans les trois directions indiquées.

Donnant quelques courts détails de ce qui se faisait à Cempuis, moins dans des leçons organisées à l'avance, ayant lieu à heures déterminées, qu'à tout moment et en profitant de toutes les occasions qui ne manquaient pas de s'offrir dans la variété des exercices de la journée, en promenade, pendant la récréation, au réfectoire, au cabinet de chimie, à l'atelier, au cabinet de photographie, etc.

En ce qui concerne l'œil les enfants sont exercés à la vision exacte de près, de loin, à la distinction précise des formes, des couleurs, à l'appréciation, à un dixième environ, des longueurs relatives dans diverses dispositions, à la rapidite du coup d'œil, à la découverte d'objets peu visibles parmi beaucoup d'autres. Mille jeux ingénieux que les maîtres inventent ou font sans peine et mieux encore inventer par les enfants.

Pour les autres sens, bien que la précision soit

moins grande et qu'elle diminue graduellement pour chacun d'eux, on calque simplement les mêmes exercices.

Parmi les exercices intéressants de l'oreille, on n'omet pas la musique, et nous verrons plus loin (éducation intellectuelle) quel développement lui est donné.

Distinguer un bruit au milieu de plusieurs autres, entendre et comprendre une seule personne au milieu de plusieurs autres parlant en même temps, sont des exercices propres à développer la vivacité de l'oreille. Ils donnent lieu à des instants de saine gaieté, quand un enfant mis sur la selette doit rendre compte des discours qu'il a entendus.

Quant au sens du toucher, on habitue les élèves à la distinction délicate des formes, des surfaces, et comme application, à la reconnaissance, d'après ces indices, de corps déjà connus, à la recherche d'objets dans l'obscurité, à la lecture sur des caractères en reliefs, etc.

Les sens de goût et de l'odorat ont aussi leur part d'exercices ; on leur donne la même culture, précision à part, à l'aide de jeux analogues.

On familiarisait les enfants avec le maniement des auxiliaires des sens les plus connus ; on excitait ainsi leur curiosité.

Tous les grands élèves ont à leur disposition des loupes fabriquées par eux et peuvent librement utiliser le microscope, la lunette astronomique, etc. Ils se servent de tous les instruments de mesure de longueur, depuis le micromètre jusqu'à la chaîne d'arpenteur. Le maniement du cornet acoustique, de la balance, des dynamomètres de flexion et de torsion, des thermomètres, du baromètre, du sablier, de la clepsydre..., etc., leur est familier.

Comme on le voit, si des exercices spéciaux, appropriés peuvent être nécessaires dans une certaine mesure, d'une manière générale l'éducation des sens et celle de l'adresse manuelle se font par la pratique des observations et manipulations.

Il faut ajouter à cela les travaux manuels et les études d'art, éléments très négligés par l'ancienne pédagogie et auxquelles, à Cempuis, on faisait au contraire une large part.

Le point sur lequel nous voulons insister particulièrement est celui de l'enseignement manuel proprement dit.

Tous les enfants de Cempuis, sans aucune exception, garçons et fillettes, participaient aux travaux manuels.

Le but que se proposaient à ce point de vue M. Robin et ses collaborateurs était essentiellement pédagogique : il s'agissait, pour eux, de faire acquérir aux enfants une adresse générale de la main et une sûreté de coup d'œil utilisables plus tard dans l'apprentissage de tout métier manuel quel qu'il fût, beaucoup plus que de leur faire commencer, dès leur jeune âge, l'apprentissage spécialisé d'un métier déterminé. Cette remarque est très importante.

Une des difficultés de l'organisation était de faire concorder cette espèce d'entraînement manuel avec la progression des différentes classes. La solution consista à subordonner cette gradation à celle des études générales, sans chercher à procéder par sélection particulière, d'après l'âge ou les aptitudes spéciales.

Comme pour les études, on divisait l'enseignement manuel en quatre degrés correspondant : 1° aux classes naturelles et enfantines ; 2° au cours élémentaire ; 3° au cours moyen ; 4° au cours supérieur. Au cours complémentaire, tous les élèves étaient apprentis.

Dans les petites classes la méthode employée est la méthode généralement connue sous la dénomination de **Méthode Frœbel**, du nom d'un de ses plus célèbres promoteurs ; mais la méthode Frœbel dégagée de toute métaphysique. Les maîtresses des classes maternelles et enfantines prenaient pour guide l'admirable ouvrage de M. Ch. Delon, **Exercices et Travaux pour les enfants**, véritable chef-d'œuvre pédagogique dans lequel l'auteur réforme et complète la méthode frœbelienne, en fait doctrine scientifique, en lui donnant pour base les principes de l'éducation intégrale et en modifiant l'organisation des exercices. Ainsi transformée, la méthode Frœbel n'est, en somme, que tout l'enseignement intégral au premier degré.

Aux exercices de tressage, de tissage, de pliage, de découpage, de piquage, de dessin, d'enluminure, généralement pratiqués dans les bonnes écoles, on ajoutait, à Cempuis, le modelage de l'argile et de la cire.

Le modelage était une des plus grandes joies des enfants. On les laissait le plus souvent aller à leur fantaisie. Ils ébauchaient d'une façon assez vive des fruits, de petits animaux, tels que colimaçons, lézards, serpents, etc. ; les uns façonnaient des nids d'autres de petits paniers avec des légumes, les plus audacieux abordaient le **bonhomme**, la forme humaine, modelant des poupées en diverses attitudes : tout cela très naïf, incorrect, sans doute, mais non sans observation.

Dans les **cours élémentaire et moyen**, les élèves continuent en les développant quelques-uns des travaux que nous venons de signaler et ajoutent, surtout durant quelques-unes des longues heures d'étude libre des soirées d'hiver, les exercices et travaux de couture, tricot, crochet, tapisserie.

Mais, en plus de tous ces travaux d'une valeur éducatrice certainement très importante, les élèves font leur entrée dans les ateliers, et en continuent la fréquentation régulière, graduelle et quotidienne, à raison d'une heure et demie par jour.

D'après un roulement établi pour que tous les enfants puissent travailler dans tous les ateliers, chacun d'eux **papillonne** successivement par périodes mensuelles, dans la série de ces ateliers, depuis sa huitième jusqu'à sa onzième année, âge moyen du passage dans le cours supérieur.

Arrivés au **cours supérieur**, les élèves pratiquent les travaux manuels dans les ateliers durant trois heures par jour et continuent le papillonnement jusqu'à leur douzième année dans les conditions que nous venons d'indiquer.

Les élèves ayant atteint l'âge de douze ans, auquel ils doivent généralement posséder leur certificat d'études, forment le **cours complémentaire** ; ils commencent alors leur spécialisation, c'est-à-dire l'apprentissage d'un métier choisi définitivement d'après les dispositions, les aptitudes et les préférences individuelles qui se sont fait jour durant le **papillonnement**. Ainsi préparé par une large initiation, ce choix, qui présente toutes les garanties désirables pour être judicieux, devient définitif à la suite d'une entente préalable entre l'élève, les parents ou tuteurs et le directeur de l'Orphelinat.

La plupart des ouvriers, qui ont appris ce qu'ils savent, en fait de métier, en attrapant, pour ainsi dire au vol, les notions pratiques et les procédés, en voyant faire, en écoutant parler, pendant la longue fréquentation d'un seul atelier ou de plusieurs ateliers absolument de même spécialité, sont persuadés qu'il faut au moins quatre ou cinq ans d'apprentissage pour devenir un bon travailleur. Beaucoup de personnes d'ailleurs éclairées, mais qui n'ont pas exécuté de travaux manuels, acceptent volontiers, à cet égard, l'opinion des simples praticiens. Et cependant il y a là une erreur qu'il importe à tous de détruire. Mettant hors de cause quelques spécialités professionnelles extrêmement difficiles, appartenant vraiment à l'art, dont il ne saurait être question ici, on peut dire et prouver que pour la grande généralité, la presque totalité des métiers, l'apprentissage peut et doit être beaucoup plus court et plus facile, à la condition d'être **bien préparé et bien dirigé**. S'il coûte tant d'années, une si grande part de la vie de production du travailleur, c'est qu'il est **mal préparé et mal dirigé**.

L'expérience de Cempuis, longue de quatorze années, variée, attentivement suivie sur un vaste ensemble, permet d'affirmer que l'apprentissage spécial d'un métier est chose très courte lorsque l'éducation générale a été bien faite.

(A suivre)

MARTIN HENRI

Ce dernier jour de mai 1957 nous étions une quinzaine de cempuisiennes et cempuisiens qui accompagnions à sa dernière demeure notre ami Henri Martin, décédé le 26 mai à l'âge de soixante-dix ans.

Dans ces pénibles moments, nous adressons à Madame Martin toute notre sympathie ainsi que nos condoléances les plus sincères pour la perte cruelle qu'elle vient d'éprouver en la personne de son mari qui était aussi notre ami ; une amitié qui datait des premières années de notre enfance, autant dire de toujours. C'est cette amitié cempuisienne que nous offrons à Mme Martin espérant que ce baume sera un adoucissement à son chagrin.

Entre très jeune à Cempuis ; Henri Martin sortit un peu avant l'âge réglementaire afin de suivre les cours d'ébénisterie et de dessin industriel à l'École Boulle.

Après son service militaire, effectué à Versailles dans un régiment de génie, il partit au Mexique où il resta plusieurs années et, c'est bien plus tard, après la fin de la guerre 14-18, que nous le retrouvons établi ébéniste à Raisme, dans le Nord de la France. C'est à ce moment que notre ami nous donna, à nouveau, signe de vie. Dans son usine, où il employait une cinquantaine d'ouvriers, se trouvaient quatre Cempuisiens dont l'un, Desmergès Georges prématurément disparu en 1950, était le contremaître. Très souvent Martin fit appel à la main-d'œuvre de Cempuisiens ébénistes mais ceux-là avaient probablement l'âme et le cœur rivés aux pavés de Paris ; ils répondaient peu à ses offres.

Nous gardons, d'Henri Martin le souvenir d'un Cempuisien généreux pour tous et qui répondait favorablement à nos appels pour alimenter de lots importants, les tombolas organisées à différentes époques ainsi que la caisse de notre Association.

L'occupation allemande de 1940-1944 fut néfaste à l'industrie du meuble et, peu après, Martin liquida son affaire pour revenir très près de Paris où les occasions ne nous manquèrent pas de le rencontrer.

Dans notre dernier **Cempuisien** j'ai lu qu'il avait, au cours du déjeuner du 21 octobre, projeté une réunion à Cempuis des très anciens, que leur âge, leur éloignement ou leur santé empêchaient d'y faire le pélerinage annuel. Si ce projet se réalise — et il peut se réaliser — celui qui en a suggéré une fois de plus l'idée ne sera pas présent ; combien nous le regretterons et comme cela ravivera le souvenir que nous gardons de lui.

Je termine cet article en redisant à Madame Martin, au nom de tous les camarades, notre tritesse partagée et le souvenir fidèle que nous gardons de notre ami cempuisien.

M. MARANDE.

VIEUX SOUVENIRS

(Au réfectoire des Maîtres)

Il y a un peu plus de trente ans, arrivait à l'O.P. un jeune surveillant, M.D..., originaire de la charmante petite cité périgourdine de Nontron, ce dont il n'était pas peu fier.

A cette lointaine époque, il y avait dans les milieux enseignants une controverse concernant l'utilité de l'étude des sous-préfectures.

Fallait-il, comme avant la guerre de 1914, exiger des enfants la connaissance par cœur des départements, de leur préfecture et de toutes leurs sous-préfectures... ou fallait-il se borner à n'apprendre que les seules villes importantes ?

Un jour que nous discutions amicalement de ce sujet, au réfectoire, M.D... qui ne participait jamais à nos conversations habituelles et qui passait tout son temps de liberté à reproduire à la plume, non sans une certaine habileté, des dessins d'histoire naturelle, se leva brusquement, repoussa son assiette et frappa de ses deux mains la table, en hurlant : ***« Alors ! Ils ignoreraient Nontron et le Nontronnais ! »***

Puis il se rassit et, calmement, acheva d'avaler son potage, le nez dans son assiette (cet enfant de Nontron était très myope). Nous nous retenions pour garder notre sérieux.

Mais cet âge est sans pitié (nous étions presque tous très jeunes). Intentionnellement, nous recommençâmes, à chaque repas, la même discussion, et chaque fois, la même indignation fit se lever notre collègue qui proféra les mêmes propos. Nous le fîmes ainsi se dresser — sans exagérer — plus de dix fois.

Pour différentes raisons, M. D... quitta brusquement l'Orphelinat. Sans ce départ précipité la plaisanterie aurait pu durer fort longtemps, sans doute.

Mais, comme dirait Kipling, ceci est une autre histoire.

A. V.

LE MAITRE D'INTERNAT A CEMPUIS

(Réflexions d'un ancien surveillant de l'O.P.)

Mon ami Roger Chabrier m'a demandé d'apporter ma modeste collaboration au " *Cempuisien* ". J'ai accepté cette offre avec infiniment de plaisir, mais il est bien entendu que les réflexions soumises aux lecteurs de ce périodique n'engagent que leur auteur. Je crains même de n'être guère "*habilité* " à donner des conseils au personnel surveillant actuel. Lorsque " *je me penche sur mon passé* " pédagogique, j'ai le regret de constater que les échecs sont bien plus nombreux que les réussites. Mais c'est l'apanage des anciens de moraliser, même si les conseils qu'ils prodiguent sont considérés comme un radotage.

Lorsque j'entrais à l'O.P., fin 1922, le recrutement du personnel d'internat était fort difficile. A cette lointaine époque, le service fait à Cempuis permettait d'obtenir assez rapidement un poste d'enseignant dans la Seine et la plupart des surveillants considéraient le passage à Cempuis comme un exil désagréable, mais nécessaire et avantageux. Moi-même n'avais l'intention de n'y séjourner que deux ou trois mois... J'y suis resté cinq ans. Alors les stages de formation professionnelle n'existaient pas, et, sans aucune préparation pédagogique nous devenions, du jour au lendemain, "*l'homme en proie aux enfants*" (1). Dans ces conditions, il nous était bien difficile de remplir, avec bonheur, une tâche aussi délicate. Il n'en est, sans doute, pas de même aujourd'hui, car des stages sont organisés pour donner aux futurs éducateurs le rudiment des connaissances indispensables concernant la psychologie de l'enfant et leur faire acquérir l'autorité nécessaire à l'exercice de leur état.

A l'époque héroïque où Paul Robin dirigeait l'Orphelinat Prévost, une circulaire (1) était adressée aux candidats aux postes d'éducateurs.

On y lit notamment : *« Les maîtres de notre Orphelinat doivent se considérer comme « formant une association d'adultes, dont chacun a autant de devoirs et pas plus de liberté que le père ou la mère de la plus « nombreuse famille. Pour accepter ces situations, il faut trouver vraiment du bonheur à « vivre au milieu des enfants... Il faut savoir « se mettre avec joie à toute besogne, et, au « milieu de la variété des occupations, se « reposer d'un travail par un autre, guider les « enfants dans les travaux classiques, intellectuels, manuels, artistiques, champêtres, dans « les services d'ordre et de propreté, et savoir « toujours les entraîner par l'exemple ».*

Amour des enfants, amour de la nature, dévouement absolu, moralité parfaite, tels doivent être, encore, les sentiments et qualités du maître d'internat. En échange, l'Administration devrait accorder des avantages aux jeunes gens qui acceptent de séjourner longtemps à Cempuis. Évidemment les crédits sont limités et je sais qu'il sera toujours difficile de recruter un personnel acceptant ces modestes fonctions pendant plusieurs années. Et Cempuis est si éloigné de la Capitale que beaucoup préfèrent les suppléances en banlieue !

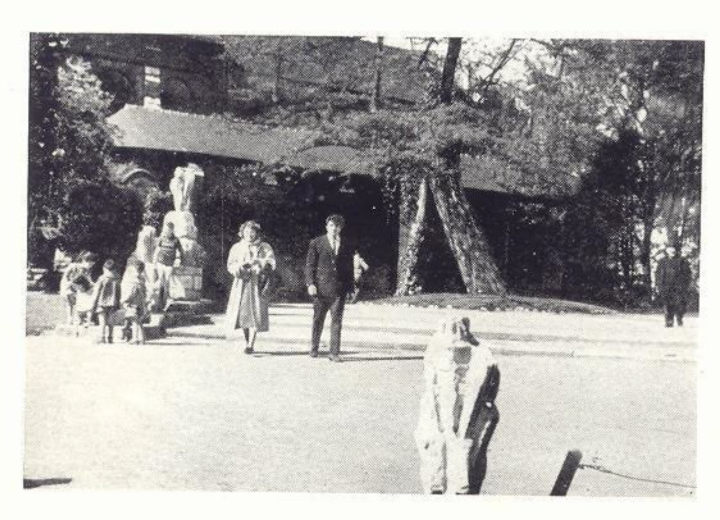
Le surveillant ne doit pas être, pour les enfants, un éducateur de *«deuxième choix»*. Il est souhaitable, tout d'abord, qu'il se destine à l'enseignement. Chargé, chaque semaine par exemple, de quelques heures de cours, dans toutes les classes, sous le contrôle amical des instituteurs, l'enfant lui témoignerait, sans doute, plus de déférence et plus de confiance. Et puis, un jeune a besoin de conseils, et qui est plus qualifié que son collègue enseignant pour lui apprendre tous les petits secrets du métier...

Le surveillant devient alors un précieux collaborateur dans le travail éducatif extra-scolaire. Le maître, chargé de classe, doit suivre un emploi du temps déterminé et respecter une répartition mensuelle assez rigide. Mais, souvent le jeudi et le dimanche, le maître d'internat peut, à sa guise, se consacrer à ce que l'on appelle aujourd'hui un peu pompeusement peut-être *« les activitées dirigées »*, sans négliger pour autant la musique et le sport.

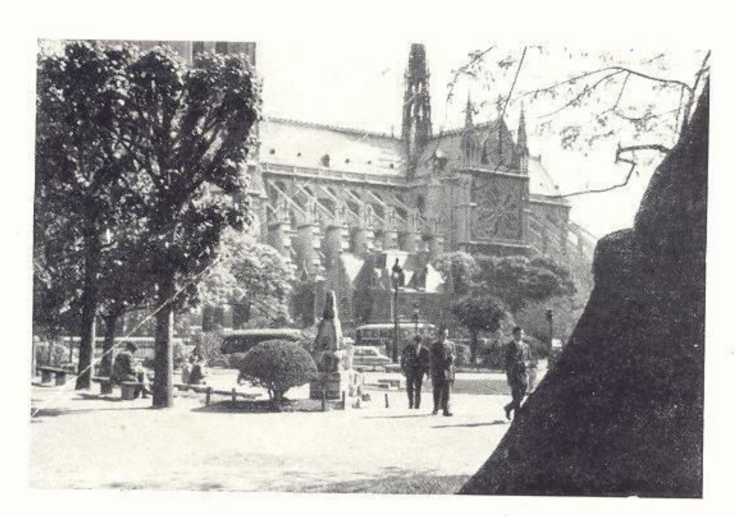
Dans le prochain « *Cempuisien* » je pense indiquer une bibliographie qui pourra aider mes jeunes amis. Mais, dès à présent, je m'engage à leur fournir toute la documentation en ma possession. Je désire aussi revenir « *aux sources* » et montrer tout ce qu'il y a encore d'actuel dans l'œuvre de Paul Robin.

Les élèves de l'Institution sont presque tous destinés à vivre à Paris et l'on peut m'objecter que certaines «*activités dirigées* » ne leur seront d'aucune utilité. Mais je réponds qu'elles sont souvent une initiation à la culture générale, qu'elles développent l'esprit d'observation et que pour certaines matières, elles perfectionnent l'habileté manuelle.

(A suivre) A. VIDEAU



Un jardinet des plus pittoresques.



Architecture et arcs-boutants.



A quoi sert donc ce « machin » là ?

FÊTE ANNUELLE DU 23 MARS

●

Parodiant le poète, je dirai, faisant part de mon impression dominante sur notre fête annuelle du 23 mars dernier : " le bal des Cempuisiens s'est enfuit comme un rêve ". Lui aussi n'est déjà plus " qu'un lointain souvenir ". Évènement d'importance de notre calendrier, il survient tout à coup, puis s'enfonce promptement dans le passé. Au milieu des occupations quotidiennes de chacun, il surgit, tout rayonnant de lumières, un soir de la fin de l'hiver, marquant, en quelque sorte, l'avènement du printemps.

Dès l'entrée, je suis en pays de connaissance, heureux de retrouver des visages familiers, changés ou non, perdus de vue depuis longtemps, parfois. Robes et habits réjouissent le regard.

Cette année, une fois de plus, notre fête a pour cadre le salon de la mairie du 18e arrondissement riche pour moi — et pour beaucoup d'autres, je présume — d'évocations d'enfance. Car, avant la guerre, l'élève de l'Institution que j'étais venait là, déjà, avec ses camarades de la fanfare, préluder à la partie artistique.

Cette bonne tradition se perpétue, heureusement. Et quand nos cadets se mettent à souffler dans leurs cuivres, je me sens bien près d'eux et rajeuni d'une vingtaine d'années. Ils jouent aussi bien que nous, autrefois, charmant l'auditoire au sens littéral du mot, pleins d'une tranquille assurance, au moins apparemment. Quel régal d'entendre les rentrées des trompettes, le solo du cornet, puis celui du trombone ! Mais c'est la fanfare en entier et surtout son chef, M. Aubertin, qui méritent des félicitations. Une marche sereine et allègre qui, scande nos transports termine ce beau concert. Bravo, les jeunes, vous nous avez fait passer des minutes bien agréables !

La mairie du 18e me rappelle aussi, un peu mélancoliquement, d'autres concerts donnés, ceux-là par la fanfare des Anciens de l'O.P., soit sur la scène même, soit dans le hall. Vous en souvenez vous ? A ce propos, à défaut de fanfare, j'aurais aimé applaudir, si cela avait été possible, la chorale mixte des Finances et des Anciens.

Autre ressemblance avec le passé : la chaleur étouffante qui fait transpirer artistes et spectateurs. Est-il donc impossible d'ouvrir un peu les fenêtres ? S'agit-il d'inciter à consommer davantage au bar ?

Les manifestations tapageuses du fond de la salle, elles aussi, ne sont pas nouvelles. L'auditoire cempuisien doit passer pour un bon public qui vibre spontanément mais aussi, parfois, un peu trop fort. Les perturbateurs ne seraient-ils pas, pourtant, des éléments étrangers à notre Association ? Certes, par leur présence, ceux-ci permettent de grossir le chiffre de la recette. Il ne faudrait tout de même pas que ce soit au détriment de la tenue de la soirée.

Du reste du spectacle, je mentionnerai seulement ceci : André Allain, Bébé 100 kilos, et les Xary's, deux comiques burlesques, ont obtenu un franc succès de rire. Quant à la tête d'affiche Jacques Verières il s'est montré, je crois, à la hauteur de sa réputation.

Et maintenant, de nombreux couples de danseurs évoluent sur le parquet. L'ambiance est très animée grâce, sans doute pour une bonne part, à l'excellent orchestre Henri Halluin. Les Cempuisiens et les Cempuisiennes ne sont nullement gênés de danser entre eux. Ils n'ont point de glace à rompre ni d'invitations à faire avec cérémonie puisqu'ils se connaissent depuis si longtemps. C'est dire que l'entrain règne et qu'il se maintiendra. Le moment est favorable, aussi, pour parler à loisir, échanger des souvenirs ou adresser, à la hâte, quelques paroles aimables aux innombrables camarades que l'on coudoie. En même temps, des enveloppes-surprises sont vendues et le buffet ne désemplit pas.

Mais, pour moi, l'heure du retour est arrivée. Je pars à regret alors que la fête bat sont plein. La soirée est finie. Déjà ?

Jean-Jacques BARBIER.



Terrassé, le dragon !



Quelque peu inquiets au départ..

RALLYE CEMPUISIEN



Premier Mai. Paresseusement, Paris s'éveillait.

De la brume légère qui estompait encore les lointains, seule émergeait la Cité. Les rais de soleil transperçaient les nuages et posaient des touches roses sur les eaux du fleuve qui coulaient lentement, comme endormies.

Le flâneur solitaire se laissait gagner par l'impression de sérénité de ce matin de printemps, qui portait en soi la promesse d'une radieuse journée.

Du vaste panier à l'humble bouquet, le muguet embaumait Paris et offrait bonheur et joie à tous les carrefours sous la forme de ses gracieuses clochettes.

Vous mettant dans la confidence, je vous dirai que les garçons venant au Rallye apportaient déjà le petit bouquet symbolique pour en faire présent à telle ou telle fille qu'ils étaient certains d'y rencontrer. Ce premier Rallye Cempuisien, placé sous de tels auspices, ne pouvait être que joies, fleurs, gaîté et amitié.

Sept équipes prirent le départ. La première équipe, munie de sa « feuille de route », dans l'expectative de ce qui l'attendait à chaque coin de rue, partit cependant à 9 heures le sourire aux lèvres. Et de dix en dix minutes, toutes les équipes essayèrent de trouver l'itinéraire indiqué, en remplissant, au fur et à mesure, les blancs laissés dans le texte, qui indiquaient le chemin à parcourir, les monuments et statues à regarder et l'étape à rallier.

Ceux qui étaient partis sans conviction, se trouvèrent fort intéressés par la recherche. Nous en avons rencontrés dans une rue, courant, nez au vent, puis visage sérieux penché sur un « guide » (bleu, vert, rouge ou jaune, peu importe) cherchant une statue qui leur était signalée, très absorbés... Et pourtant, ils étaient passés devant cette statue sans la voir. N'est-ce pas Renée et Georges ?

Quelque peu inquiets au départ, tous les visages arrivèrent rayonnants à la première étape. Les réponses étaient toutes, ou presque, inscrites en bonne place.

Là, dans un cadre des plus romantiques, près de la margelle d'un très vieux puits, assis sous un lilas dont l'ombre devait les protéger !... de l'ardeur du soleil, deux « Commissaires », tout sourire, rêvant, attendaient.

Nos « lascars » remirent leurs feuilles de route et subirent sans trembler l'épreuve des questions orales. Ces questions portaient sur ce qui leur avait été signalé et qu'ils avaient pu voir en cours de route.

Équipes et Commissaires se réunirent pour déjeuner dans un restaurant à la portée de toutes les bourses, avant de reprendre leurs postes respectifs pour le départ de la 2e étape.

Entreprise avec autant de courage et encore plus de gaîté, celle-ci se terminait dans un jardin où la recherche fut un peu plus laborieuse parce que l'espace plus vaste. Si bien que les Commissaires, après avoir fait choix des fauteuils les plus profonds du jardin, se prélassèrent au soleil en attendant l'arrivée des équipes.

Encore une fois, les équipes affrontèrent l'épreuve des questions orales et des cartes postales — il s'agissait de trouver ce qu'elles représentaient — et s'en tirèrent fort bien. Repartant pour la 3e étape avec autant d'ardeur, ils allèrent jusqu'à faire une enquête approfondie dans une église! En prenant le ton de circonstance, bien entendu. N'est-ce pas Christiane, Raymonde, Edgar ?

Enfin, lorsque toutes les équipes eurent rallié le 19 de la rue de l'Arbre-Sec, le classement général apparut très satisfaisant.

Vous en jugerez d'ailleurs par vous-même en comparant le nombre de points qu'il était possible d'obtenir : 173 points au total, dont 109 pour les " Feuilles de route" ,19 pour les questions, 25 pour les cartes postales, et 20 pour les enveloppes remises fermées.

1re équipe : Nicole Reich, Maurice Vidal



Tandis que la brume légère estompe encore les lointains... Il s'agit de le mesurer, le Pont!

Roger Chabrier : 158 points; 2e équipe : Gaston Reich, Germaine Géniole, Georges Géniole : 156 points ; 3e équipe : Christiane Vieillescazes, Raymonde Tournemine, Edgar Duquesnay : 154 points; 4e équipe : Michel Le Bas et 3 de ses camarades : 153 points 1/2; 5e équipe : Monique Noir, Antoine Lequeux, Maurice Vast : 148 points, 6e équipe : Renée Coulomb, Georges Kaffemane, René Barnicot : 140 points 1/2, 7e : Henri Falkenberg, André Parpeix, Jacky Vanderhoven : 136 points.

Et savez-vous comment s'est terminée cette belle journée ? L'équipe gagnante proposa de mettre les 5 000 frs gagnés comme premier apport pour le dîner en commun, la deuxième : 3 000 frs, fit la même proposition, la troisième : 1 000 frs aussi, les 4e et 5e : 600 frs et les 6e et 7e : 400 frs, confirmèrent ce geste. Si bien que nous dînâmes tous ensemble. Et vous savez combien une salle de Cempuisiens peut être gaie lorsqu'elle peut prendre tant soit peu ses ébats ?

La dislocation n'a pas pu se faire dès le dîner terminé. Les pédestres, nullement fatigués après cette journée pourtant bien remplie, s'en furent, encore à pied, accompagner quelques jeunes filles jusqu'à leur porte.

Mais, direz-vous, qu'a donc apporté ce rallye ?

Je vais tenter de vous le faire sentir en quelques mots.

A l'occasion d'une activité toute nouvelle pour les Cempuisiens, les organisateurs pensant voir les concurrents y participer avec plus ou moins d'entrain, eurent la surprise d'y rencontrer une telle émulation, un tel plaisir de la recherche, qu'ils furent, en un instant, payés de leur travail. La joie se lisait dans tous les yeux, même les plus sérieux et la bonne camaraderie et l'amitié étaient en suspens dans l'air.

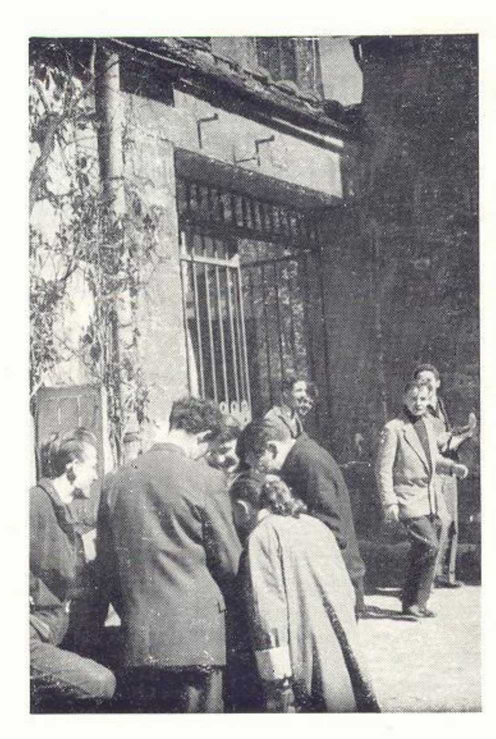
En outre, au cours de cette randonnée, des chercheurs furent si passionnés que, non contents de regarder ce qui était signalé sur la feuille de route, ils arrivèrent à trouver des vestiges de l'enceinte de Phillippe-Auguste — une tour et des pans de mur — qui n'avaient pas été indiqués dans le rallye, parce que bien difficiles à trouver. Vous reconnaissez-vous Henri, André, René, Jacky ?

Cet amusement leur a permis de découvrir des vieilles rues, des vieilles maisons et des aspects innatendus du vieux Paris. Ils ont aussi pris conscience de leurs possibilités et sont déjà prêts à affronter le prochain rallye qu'ils souhaitent très proche.

Toutes ces découvertes ont une grande valeur pour eux-mêmes. En plus, de tels encouragements, venus en se jouant, prennent aussi toute leur importance aux yeux de ceux qui n'osaient pas en espérer : les organisateurs.

A vous tous de juger combien cette journée fut fertile.

Vous avez dû remarquer qu'en vous parlant du rallye, je ne vous ai donné aucune précision pouvant fixer l'endroit où se trouvaient les concurrents à telle ou telle étape.



Et subirent sans trembler, l'épreuve des questions orales

C'est que je vous réservais une surprise : je voulais vous proposer de faire, vous aussi, le Rallye, et cela sans vous déranger.

A cette fin, faisant paraître dans le Cempuisien le texte tel qu'il a été proposé aux participants pédestres, je vous propose de me retourner les réponses en les numérotant dans le même ordre que celui indiqué devant chaque blanc sur n'importe quelle feuille de papier, sans vous priver d'une partie de votre Cempuisien. Cette feuille devra porter le nom de chaque concurrent, afin de faire le classement. Il n'est pas interdit de travailler en équipe et même de faire individuellement et en équipe le circuit. Indiquer le nom de chaque membre de l'équipe. Il serait intéressant de connaître ceux qui auront employé cette agréable manière de " tuer le temps " un dimanche. Envoyer les réponses à Henriette Tacnet, 8, rue Dalou, Paris-15e. Le classement et les réponses paraîtront dans le prochain Cempuisien. Bon amusement.

Henriette TACNET

RALLYE CEMPUISIEN

DU 1er MAI 1957



Prenez le pont presque en face de la rue de l'Arbre Sec. Le Pont (1) . . . . repose sur (2) . . arches. Sa longueur est de (3) . . . m. et sa largeur de (4) . . m. La première pierre fut posée par (5) . . . . en l'année (6) . . . . Il fut le premier pont de Paris à ne pas être garni de maisons. La statue qui se trouve sur son parcours est (7) . . . .

Passez devant le Siège Social de la R. A. T. P., Quai des (8) . . . . et ensuite dans l'ancienne rue de Hurepoix pour rejoindre la place (9) . . . . ornée d'un ensemble architectural figurant le triomphe du bien sur le mal et où eut lieu l'un des combats les plus acharnés de la Libération.

En prenant la rue de (10) . . . . vous rencontrerez un des deux plus petits théâtres de Paris et ensuite, la rue qui garde le souvenir de l'ancien " Port aux Bûches ", rue de (11) . . . . vous mènera à l'une des plus vieilles églises de Paris : Saint-(12) . . . . . .

Dans le jardin, vous verrez un (13) . . . . (faux acacia) rapporté d'Amérique par le Naturaliste Robin, en 1601.

Voyez près du portail donnant sur la rue, le vieux puits que les uns attribuent au XIIe siècle, tandis que d'autres n'en retrouvent que les deux grands pavés derrière l'église (Ne pas les chercher).

A quelques pas, se trouve une autre église. Vous regarderez à travers des grilles un jardin qui est l'ancien cimetière " Charnier des (14) . . . . " qui, sous Louis-XI, en l'an (15) . . . ., servît de salle de chirurgie pour la première opération de la pierre sur un condamné à mort qui, guéri, y gagna sa grâce.

Passez par la rue qui porte le nom de cette église, la rue St- (16) . . . . pour atteindre la Place Saint- (17) . . . . et ensuite la rue du même nom. Parcourez la, nez au vent, et remarquez la différence qui existe entre le nom de la rue et l'inscription que porte le socle de la statue de Saint-(18) . . . . des (19) . . . .

Passez par la Cour (20) . . . . C'est dans cette cour que fût essayée la (21) . . . . surnommée ' La Veuve Fatale ", sur (22) . . . . par son inventeur, le Docteur (23) . . . .

Sans sortir de ce passage, entrez dans une autre Cour, la Cour de (24) . . . . . Quel nom devrait-elle porter ? La Cour de (25) . . . . . Pourquoi : (26) . . . .

Le trépied en fer forgé que vous y rencontrerez s'appelle un (27) . . . . et servait à (28) . . . .

Ici se termine la première étape.

QUESTIONS ORALES

Vous avez trouvé le Théâtre de la Huchette.

Quel est le second plus petit Théâtre de Paris ? (29)

Dans quel jardin de Paris se trouve un arbre sensiblement du même âge que celui du Jardin de Saint-Julien-le-Pauvre ? (30)

La Cour de Rohan débouche dans la rue du Jardinet.

Citez le nom d'un médecin qui y habita (Un hopital porte son nom à Paris). (31)

DEUXIÈME ÉTAPE

Reprenez la Cour du Commerce Saint-André et la rue Saint-André-des-Arts et, de là, en prenant l'ancienne " Rue des Fossés-S'-Germain " qui longeait l'enceinte de Philippe-Auguste, devenue la



Bouche bée ! Le Bouquiniste,

Rue de (32) . . . . vous pourrez voir la maison où s'installa la Comédie-Française après la fusion des Troupes de Molière, de l'Hôtel de Bourgogne et de l'Hôtel du Marais, au N° (33) . . et, en face, un des premiers cafés de Paris où l'on servît du café, au N° (34) . . le Café (35) . . . . fondé en (36) . . . .

Prenez le Boulevard S'- (37) . . . . traversez le Boulevard S'- (38) . . . . . . (un saint dont vous avez entendu parler ce matin) et vous vous trouverez devant les ruines d'un édifice construit à l'époque (39) . . . . Longez les grilles, voyez la chapelle puis l'entrée du bel Hôtel de (40) . . . . . transformé en Musée. C'est un des plus beaux monuments de l'architecture civile du Moyen-Age à Paris de style (41) . . . .

Ensuite, tournez le dos au Musée et voyez, au dela du square, regardant la (42) . . . . (Centre d'enseignement supérieur) une statue de marbre blanc de (43) . . . . due au sculpteur (44) . . . . Prenez alors la rue qui porte le même nom que ce grand édifice, rue de la (45) . . . . et vous arriverez à l'Église de la (46) . . . . qui fut construite aux frais de Richelieu à partir de (47) . . . Le dôme, après les essais de l'Église des Carmes et celle de St-Paul-St-Louis marque l'avènement de cette forme de coupole dans Paris. Devant l'église, sur la petite place, se trouve le monument du philosophe (48) . . . .

Rejoignez le Boulevard que regarde ce philosophe, le Bd. St- (49) . . . . . . et vous arriverez devant les grilles d'un grand jardin. Entrez donc au (50) . . . . Vous y verrez beaucoup de statues et de monuments. Parmi ceux-ci, citez 5 statues représentant des Reines de France (51) . . . .
le monument d'un musicien (52) . . . . avec la statue d'une des héroïnes qu'il a mises en musique (53) . . . .

Pour qui avait été construit le Palais entouré de ce jardin : . . . . Occupé de 1879 à 1940 par le (55) . . . . . il est affecté depuis 1946 au (56) . . . .

Enfin, partant de la statue de (57) . . . . auteur des vers suivants ;

> Les sanglots longs
> Des violons
> De l'automne
> Bercent mon cœur
> D'une langueur
> Monotone.

une ligne droite vous amènerait au monument d'Eugène Delacroix par Dalou. Sur cette ligne imaginaire, se trouvaient les commissaires.

QUESTIONS ORALES

Vous avez vu les Thermes de Julien.

— Citez d'autres vestiges de la même époque, non loin des Thermes : (58)

Vous avez vu le Café Procope. Plusieurs générations littéraires ou politiques s'y réunirent.

— Citez quelques noms parmi ces personnages : (59)

TROISIÈME ÉTAPE

En sortant du Luxembourg, allez donc voir au 36 de la rue la plus longue de Paris, la rue de (60) . . . . le mètre-étalon scellé à (61) . . . . . . du bâtiment.

La rue que vous prendrez ensuite porte le nom d'un général, rue (62) . . . . Vous longerez l'allée du Séminaire pris sur l'ancien Séminaire de Saint (63) . . . . qui doit vous rappeler le lieu où s'était retiré le Chevalier (64) . . . . après la trahison de (65) . . . . dans le roman de l' (66) . . . ., mis en musique par le musicien dont le souvenir vient de vous être rappelé dans le Jardin.

Toujours dans les pas du Général, vous arriverez là à la Place (67) Saint- . . . . où se trouve, au centre, la Fontaine des (68) . . . ., les fameux orateurs (69) . . . . et . . . ., édifiée sur les plans de (70) . . . .

Où sont donc ces deux tridacnes géants offerts à François Iᵉʳ par la République de Venise ? Ils servent de (71) . . . . dans (72) . . . .

Prenez la vieille et pittoresque rue des (73) . . . . où vous verrez, au N° (74) . ., une belle maison du XVIIIᵉ siècle avec, le motif qui a donné son nom à la rue.

Ensuite, par la non moins vieille rue des (75) . . . . . . vous arriverez à la plus vieille église de Paris, Saint (76) . . . .
En effet, cette église est la seule qui remonte en grande partie à l'époque romane (tour et nef). On sait par l'emplacement des tombeaux mérovingiens, qu'un sanctuaire du VIᵉ siècle s'élevait au même endroit. Conseillé par Saint (77) . . . ., Evêque de Paris, Childebert, fils de Clovis batit une basilique et un monastère. Saint (78) . . . . fut enterré dans l'église en 576.

Et encore une fois dans les pas du Général, vous passerez devant l'École des (79) . . . . dont le portail s'orne des bustes de (80) . . . . et (81) . . . . Ses turbulents élèves organisent le bal des (82) . . . ., tandis que celui organisé par les élèves de l'Ecole des Arts-et-Métiers s'appelle le bal des (83) . . . .

Et vous vous retrouverez sur le Quai (84) . . . . Passez devant l'illustre Coupole de l' (85) . . . . où se tiennent les séances des "Immortels" membres de l' (86) . . . .

La Tour de Nesle, comprise dans l'enceinte de (87) . . . . tient un rôle prépondérant dans un roman d' (88) . . . . Elle se trouvait à l'emplacement occupé par le pavillon à (89) . . . . de . (90) . . . .

Passez devant l'Hôtel (91) . . . . où vous n'en verrez pas frapper de la fausse et où la numismatique offre aux visiteurs une exposition permanente. Rejoignez la rue de Nevers et vous retrouverez, gravé dans la pierre, un poème écrit en vieux français, dont l'auteur est (92) . . . . Vous êtes arrivés au premier carrefour où, ce matin, vous avez eu à choisir votre direction. A ce carrefour, un très grand savant y trouva la mort : (93) . . . . en (94) . . . . . écrasé par (95) . . . .

Allez rejoindre le point de départ du matin en nous disant d'où vient le nom du Magasin de la Samaritaine qui se trouve en face de vous (96) . . . .

Envoyez vos réponses précédées du numéro, à Henriette Tacnet, 8, rue Dalou, Paris-15ᵉ



Débonnaire, le gardien du square.

Composé et imprimé
par les élèves du Cours Complémentaire
Industriel du Livre
5, rue Madame - Paris-6